

2^e LEÇON

DEVOIRS ENVERS L'ÂME. — INTELLIGENCE

Devoirs envers l'âme. — Les devoirs envers notre âme sont relatifs aux trois facultés : *intelligence, sensibilité, volonté*, qu'il faut développer et discipliner en vue du bien.

Devoirs relatifs à l'intelligence. — L'intelligence a pour objet la vérité. La connaissance de la vérité est nécessaire : en tout ordre de choses, pour agir, il faut connaître; la nature et les qualités de la connaissance entraînent la nature et les qualités de l'action : de là, pour l'homme, le devoir de s'instruire dans la mesure où il le peut.

L'intelligence, comme toutes les autres facultés, s'affaiblit et s'atrophie par l'inertie; elle se développe et se perfectionne par l'observation, par la réflexion, par l'étude. Laisée sans culture, elle se remplit d'idées fausses, de préjugés, d'erreurs; mal dirigée, elle prend un mauvais pli et souvent reste stérile; cultivée pour elle-même et d'une manière exclusive, elle conduit au *diletantisme intellectuel*.

Il faut empêcher la *curiosité*, penchant naturel vers le vrai ou besoin de connaître, de s'égarer sur des futilités ou sur des choses dangereuses; chercher la vérité avec bonne foi et se garder également de la *crédulité*, qui accepte aveuglément tout ce qu'on lui dit, et de *l'esprit sceptique*, qui met tout en question ou doute sans motif.

La direction de l'intelligence, c'est-à-dire la méthode de développement suivie, importe plus que son progrès : l'homme le plus utile à la société n'est pas le plus instruit, mais le mieux instruit¹. Les idées sont des forces; ce sont elles qui mènent le monde : « L'homme peut à proportion de ce qu'il sait. » (BACON.) Ce qu'une intelligence a conçu, ce qu'elle a montré possible, des milliers d'hommes s'emploient à l'exécuter. Quelles transformations, par exemple, ont subies l'industrie, le commerce, les relations sociales, par les applications de la vapeur et de l'électricité !

Connaissances qu'il faut avoir. — Il y a des connaissances nécessaires, qu'il n'est permis à aucun homme d'ignorer, comme celle de la fin dernière et des moyens d'y parvenir, c'est-à-dire des devoirs de l'homme et du chrétien; puis celles qu'exigent les devoirs professionnels pour être bien remplis. Les connaissances qui font le savant ne sauraient être obligatoires pour la majorité des hommes : ils n'ont ni le temps, ni les ressources, ni les facultés qu'il faut pour les acquérir. (V., p. 816, *Devoirs professionnels*.)

¹ « Il vaut mieux avoir la tête bien faite que bien pleine, et, pour moi, j'aime mieux forger mon âme que de la meubler. » (MONTAIGNE.)

Respect de la vérité, mensonge. — Le mensonge est condamné par la morale individuelle, aussi bien que par la morale sociale; il est contraire, non seulement à la justice et à la charité, mais à la dignité personnelle : *le respect de soi-même, le sentiment de la dignité personnelle, n'est pas autre chose, au fond, que le respect de la vérité.*

Vivre dans la vérité, penser comme l'on vit, et parler comme l'on pense, voilà la dignité. S'il peut être permis et même obligatoire, dans certains cas, de ne pas dire tout ce que l'on sait tout ce que l'on pense, il faut toujours, quand on parle, penser tout ce que l'on dit; en d'autres termes, ne rien dire qu'on ne le pense. « Quiconque est capable de mentir, a dit Fénelon, est indigne d'être compté au nombre des hommes. » Celui qui ment se fait injure à lui-même : il s'abaisse, se dégrade, se met volontairement au-dessous de ceux qu'il trompe. Aussi le plus sanglant affront que l'on puisse faire à un homme est-il de lui dire : Vous mentez; comme le plus bel éloge est de rendre de lui ce témoignage : C'est un homme droit, qui ne connaît d'autre règle que la vérité¹.

Le mensonge est contraire à *l'instinct de véracité*, disposition naturelle à parler comme l'on pense. L'expression première et spontanée de nos sentiments se trouve toujours vraie. Nous ne trompons que par une espèce de violence faite à notre nature; de sorte que la disposition habituelle à mentir est l'indice de quelque vice secret, de quelque désordre moral. — Il est contraire aussi à *l'instinct de crédulité*, disposition à croire au témoignage d'autrui.

Il est contraire à *l'ordre*, qui veut que la parole soit l'expression de la pensée, le signe étant pour la chose signifiée; penser d'une manière et parler d'une autre, c'est être en contradiction avec soi-même, c'est manquer au principe d'*identité*, qui fait le fond même de l'intelligence. En effet, *l'intelligence ne subsiste, ne se développe, ne se perfectionne que par la vérité*; elle ne peut, suivant son rôle, diriger les autres facultés vers leur but, qui est la possession de l'être, c'est-à-dire de la vérité sous quelque rapport, que si elle est elle-même dans la vérité. La vérité est donc le premier bien de l'homme, son premier droit, et la trahir, c'est trahir le premier des devoirs, celui sans lequel tous les autres ne sauraient se comprendre. Elle est le point de départ et le fondement de tout bien; le mensonge, au contraire, est le point de départ et le fondement ou la conséquence de tout mal. L'homme se ment à lui-même et ment aux autres, parce qu'il est ou qu'il devient mauvais; il ne reste ou ne redevient bon qu'en demeurant ou en redevenant fidèle à la vérité.

Enfin, *il n'y a pas de défaut, pas de vice, pas de passion qui ne prenne le mensonge pour auxiliaire, pour complice et pour avocat* : on ment par vanité, par intérêt, par lâcheté, par méchanceté; on ment pour excuser sa paresse, son étourderie, sa maladresse, son imprévoyance, tout ce qui est mal et qu'on n'ose laisser voir. « Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes. » (LA BRUYÈRE.) « Tout péché est un mensonge, » dit saint Augustin; car, dans tout péché, l'homme se trompe lui-même; il cherche le bonheur où il n'est pas, en le cherchant en dehors de la loi de sa nature; il veut être heureux en ne vivant pas de manière à l'être, en vivant dans les conditions où le malheur est une nécessité.

¹ « Il y a longtemps que je vous dis que vous êtes vraie; cette louange me plaît, elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres... Ah! qu'il y a peu de personnes vraies! Révez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, une signification au delà de la signification ordinaire. »

(M^{me} DE SÉVIGNÉ À M^{me} DE GRIGNAN, 19 juillet 1671.)

Se convertir, c'est revenir à la vérité. La contrition, la confession, le ferme propos ne sont pas autre chose que le retour à la droiture, c'est-à-dire à la connaissance et à la pratique de la vérité¹.

Respect humain. — Hypocrisie. — Outre le mensonge en paroles, il y a le mensonge en action. menteur est un terme générique : tout homme qui parle ou agit contre sa pensée, dans l'intention de tromper, est menteur. Les mêmes raisons qui condamnent le mensonge, condamnent également le respect humain et l'hypocrisie.

Le respect humain est une inconséquence et une lâcheté. On connaît et on aime la vérité, mais on en rougit; le bien, mais l'on n'ose le pratiquer. On a peur du ridicule, on tremble devant une plaisanterie. C'est une trahison, une abdication de sa liberté, de sa dignité, de ses droits les plus sacrés. L'homme qui cède ainsi à la peur d'être et de se montrer bon n'est pas seulement coupable, il est ridicule et justement méprisé. Personne ne compte sur lui. Quand on a l'honneur et le bonheur de posséder la vérité, il faut partout et toujours se déclarer pour elle, prendre soin de la confesser avec plus de fermeté encore qu'on ne proteste contre le mensonge. « La vérité ne rougit que d'être cachée, a dit Tertullien; c'est le seul déshonneur qu'elle connaisse. » L'Évangile condamne sévèrement le respect humain : « Celui qui me désavouera devant les hommes, je le désavouerai devant mon Père, qui est dans le Ciel. » (S. MATTH. X, p. 33.)

L'hypocrisie, c'est le mal sous les apparences du bien, mais le mal conscient de lui-même. L'hypocrite ne se trompe pas, il veut tromper; il prend le masque de la vertu. La Rochefoucauld dit que « l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ». Il se trompe : ce n'est pas à la vertu, c'est à l'opinion du monde que le vice rend hommage : détestable profanation du langage et de tous les symboles vénérés du patriotisme, de l'amitié, de la piété et des autres vertus. L'hypocrisie est un des vices que l'Évangile a flétris avec le plus d'énergie. L'entêtement des Juifs arrachait des larmes au Sauveur; mais leur hypocrisie allumait sa colère. Il pleurait sur les pécheurs; il ne traitait avec dureté que les pharisiens, ces langues de vipères, ces sépulchres blanchis, comme il les appelait, avec une puissance d'expression toute divine. C'est que l'hypocrisie laisse après elle, dans la famille et dans la société, des traces plus profondes que celles des autres vices : elle laisse le doute, elle répand la méfiance parmi les hommes, elle rend suspecte la vertu même.

Sincérité avec soi-même. — Être sincère avec soi-même, c'est se juger avec impartialité, sans exagérer ni méconnaître le bien ou le mal que l'on a en soi.

Les sophismes de justification ne manquent pas à qui est en faute et veut s'excuser : l'amour-propre, l'intérêt, les passions en sont une source féconde. Par amour-propre, on s'aveugle sur ses propres défauts; par envie et par jalousie, sur les qualités des autres. « Lynx envers ses pareils et taupe envers soi-même, on se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. »

¹ Jésus-Christ a dit de Satan, l'esprit du mal, « qu'il n'est pas demeuré dans la vérité, que la vérité n'est pas en lui, qu'il est menteur et père du mensonge, » et comme le mensonge ravit à l'homme la vérité, qui lui est essentielle, J.-C. a dit encore « que Satan est homicide dès le commencement », l'homme cessant d'être homme en cessant de demeurer dans la vérité, en se laissant entraîner dans l'erreur et le mal.

On veut souvent, comme dit l'Évangile, ôter la paille qui est dans l'œil de son frère, et l'on ne voit pas une poutre qui crève le sien. On a deux poids et deux mesures. On trouve toute espèce de bonnes raisons à une mauvaise action; on invente mille prétextes honorables pour une conduite honteuse. L'homme violent se flatte d'être fort; l'entêté, d'avoir du caractère; le prodigue, d'être généreux; c'est par prudence que le lâche sert mal son pays; pour sauvegarder ses intérêts, que le malhonnête homme trompe; pour soigner sa santé, que le paresseux reste sans rien faire; pour assurer l'avenir des siens, que l'égoïste est dur envers le pauvre et manque aux devoirs de la bienfaisance. Ainsi, on se trompe volontairement soi-même. A force de se répéter qu'on n'a d'autre motif d'action que le bien moral, on finit par le croire et par ne plus voir les motifs intéressés ou même coupables auxquels on obéit¹. (Voir *Morale générale*, p. 651.)

Comment on manque encore de sincérité avec soi-même : orgueil. — On manque encore de sincérité avec soi-même par l'orgueil, qui est l'estime déréglée de soi. (Voir, pour l'estime de soi, *Psychologie*, 6^e leçon, p. 92 et suivantes.)

L'orgueil a plusieurs nuances ou degrés : la *fierté*, qui s'élève au-dessus des autres et en fait peu de cas; la *hauteur*, qui les dédaigne; la *suffisance*², qui croit n'avoir besoin de personne; la *fatuité*, qui est le degré extrême de la suffisance; la *présomption*, qui ne doute de rien et n'examine pas; la *vanité*, qui n'est que l'orgueil appliqué aux petites choses, à la parure, aux avantages extérieurs et corporels; la *pedanterie*, qui fait parade d'une vaine science; l'*ostentation*, qui affiche ses titres, fait valoir avec excès ses qualités ou ses actions.

REMARQUE. — La *fierté* et la *hauteur* peuvent, suivant le sens, être des qualités ou des défauts. Il y a une *fierté noble*, qui est le juste sentiment que l'homme a de sa dignité morale; elle ne permet pas d'humilier ou de laisser humilier en soi la personne humaine; elle se rapporte à ce qu'il y a en l'homme de sacré et de divin, et n'a rien d'étroit ou d'égoïste. C'est en ce sens qu'on dit : fierté chrétienne, fierté chevaleresque, fierté patriotique. — Il y a une *fierté orgueilleuse*, étroite, égoïste, jalouse, qui fait peu de cas des autres et se sert, pour se grandir, du mal comme du bien.

Prise en bonne part, la *hauteur*, c'est la magnanimité, c'est le caractère d'une âme qui a de l'élevation morale. On dit : Avoir le cœur haut, l'âme haute, les sentiments hauts ou élevés, cela sied à l'homme; il est des occasions où l'on peut, où l'on doit même être haut avec bienséance. — Prise en mauvaise part, la hauteur est une espèce d'orgueil ou même d'arrogance, qui se manifeste par le ton et les manières : on a l'air haut, le ton haut, l'humeur haute. Dans le premier cas, la hauteur n'est ni prétentieuse ni affectée; dans le second, elle est toujours choquante, odieuse même.

Principal moyen d'acquérir la sincérité avec soi-même : examen de conscience. — Pour acquérir la sincérité avec soi-même, il est nécessaire de s'étudier pratiquement, d'analyser sa vie, de se rendre compte des motifs d'action auxquels on obéit, des buts que l'on poursuit, et par quels moyens on les poursuit. C'est en ce sens surtout qu'il faut entendre la célèbre maxime inscrite sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. »

On arrive à se connaître ainsi soi-même au moyen de l'examen recommandé

¹ Lire le sermon de Bossuet sur les causes de la haine des hommes contre la vérité.

² « Les hommes de sens prennent conseil de tout le monde et ne sont gouvernés par personne; les sots éloignent les conseils de peur de laisser voir qu'ils sont gouvernés. » (DE BONALD.) — Avant lui, la Bruyère avait dit : « Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés. »

souvent par les philosophes¹, surtout par les moralistes chrétiens, et pratiqué assidûment par les saints, par tout homme soucieux de devenir meilleur². Examen de *prévoyance*, le matin, afin de régler sa journée, de voir d'avance les circonstances favorables ou contraires à rechercher ou à fuir pour rester bon, pour se corriger de telle mauvaise habitude. Examen de *conscience*, le soir, pour faire repasser sous ses yeux, dans une sorte de revue, toutes les actions de la journée et les apprécier avec droiture à la lumière des principes; pour faire en quelque sorte sa *caisse*, au point de vue moral, et établir son *doit* et son *avoir*.

L'homme qui s'étudie et se suit par la pratique régulière de l'examen, prend conscience de ses tendances habituelles, de ses faiblesses, de ses ressources; voit clair dans sa vie en classant ses actions d'après les causes qui les produisent; connaît son *défaut dominant*, celui qui cause la plupart de ses fautes; peut le combattre par une vigilance continuelle sur lui-même et par l'application à produire, le plus souvent possible, les actes des vertus opposées; arrive enfin à se tenir pour ainsi dire lui-même dans sa main et à se rendre plus indépendant des hommes et des événements.

Prudence, vertu de l'intelligence. — La vertu propre de l'intelligence est la *prudence* ou la *sagesse*, c'est-à-dire la droite raison appliquée au discernement de ce que l'on doit faire ou dire. Saint Augustin la définit : la connaissance de ce qui est à rechercher ou à fuir.

On a déjà vu (*Morale générale*, p. 654) en quoi consiste la prudence, vertu morale, quels éléments la constituent, ce que c'est que la prudence épicurienne et la prudence chrétienne. La prudence, vertu morale, a pour objet le bien moral et se propose la fin dernière de l'homme.

Il y a une *fausse prudence*, nommée communément *astuce*, qui consiste à trouver les moyens de parvenir habilement à une mauvaise fin. C'est de cette prudence qu'il est question, quand on dit : Cet homme est un habile fripon, un prudent voleur.

Il y a aussi une *prudence vraie, mais imparfaite*, qui, sans avoir en vue la véritable fin de l'homme, tend néanmoins à un but légitime : elle est l'art de discerner notre intérêt dans les choses qui nous concernent, et l'intérêt d'autrui dans les choses qui concernent autrui. Dans le premier cas, elle n'est que notre intérêt bien entendu; dans le second, elle est désintéressée et s'applique aux intérêts d'autrui. C'est en ce sens qu'on parle de la prudence d'un pilote, d'un négociant, d'un général, d'un ministre, d'un chef d'État.

¹ Saint Jérôme et saint Thomas disent qu'un des principaux avis que Pythagore avait coutume de donner à ses disciples était d'employer tous les jours quelque temps, le matin et le soir, à s'examiner sur ces trois questions : « Qu'ai-je fait ? Comment l'ai-je fait ? Qu'ai-je manqué de faire ? » Socrate, Sénèque, Plutarque, Epictète, recommandent la même chose.

² On trouve de beaux exemples d'examen dans la vie du capitaine Marceau. Le journal d'Eugénie de Guérin, celui du colonel Paqueron, le journal intime de Maine de Biran, révèlent, par les fines analyses psychologiques et morales qu'on y trouve, des âmes attentives à elles-mêmes, habituées à raisonner leur conduite.

On peut encore citer Franklin. Il avait dressé une liste des vertus qu'il voulait acquérir; il s'appliquait à en pratiquer une en particulier pendant une ou deux semaines, et, pour se rendre compte de ses progrès, marquait chaque soir sur un petit livret les fautes de la journée. C'est une pratique excellente que déjà saint Ignace, au xvi^e siècle, avait fortement recommandée et qu'ont recommandée, après lui, tous les auteurs ascétiques modernes.

Ordre. — L'ordre, c'est-à-dire la disposition rationnelle des moyens par rapport à une fin, dépend de l'intelligence.

« Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême, dit Bossuet. L'ordre ne peut être mis dans les choses que par la raison, ni être entendu que par elle. Il est ami de la raison et son propre objet. » Il faut s'habituer de bonne heure à mettre chaque chose à sa place, à faire chaque chose à son heure. « La mauvaise économie du temps est une des choses qui démoralisent le plus. » C'est une belle maxime de Sénèque « qu'il faut régler sa vie et l'accomplir de manière que chaque jour nous tienne lieu de toute la vie¹ ».

La vie de Cuvier est un bel exemple de l'ordre dans l'emploi du temps : « Aucun homme au monde ne s'était jamais fait une étude aussi suivie, et, si je puis ainsi dire, aussi méthodique, de l'art de ne perdre aucun moment. Chaque heure avait son travail marqué; chaque travail avait un cabinet qui lui était destiné et dans lequel se trouvait tout ce qui se rapportait à ce travail : livres, dessins, objets. Tout était préparé, prévu, pour qu'aucune cause extérieure ne vint arrêter, retarder l'esprit dans le cours de ses méditations et de ses recherches. » (FLOURENS, *Éloge de Cuvier*.)

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Instruction et moralité. — Il faut éviter, à la fois, de tout attendre de l'instruction pour le progrès de la moralité, et de n'en rien attendre.

L'instruction est une des conditions de la moralité : La pratique du bien en suppose la connaissance; la conscience morale elle-même a besoin d'être formée : l'obligation de lui obéir implique nécessairement celle de l'éclairer. Avoir bonne intention ne suffit pas : on peut faire beaucoup de mal avec l'intention de faire du bien, et l'on n'est excusable que si l'ignorance est involontaire. Dans les circonstances critiques, révolutions, guerres civiles, troubles domestiques, le plus difficile n'est pas de faire, mais de connaître son devoir. — On a déjà vu que s'il a des idées claires et justes, l'homme est mieux en état d'apprécier les motifs et les mobiles qui le sollicitent, de se soustraire aux préjugés, de résister aux mauvais exemples, aux sophismes, aux faux systèmes. L'instruction, même purement scientifique ou artistique, en passionnant l'homme pour un but noble et désintéressé, l'élève au-dessus des choses vulgaires et des plaisirs grossiers, lui inspire une plus grande idée de sa dignité et du respect qu'il se doit. La connaissance des lois du monde social par l'étude des langues, des littératures, de l'histoire, du droit; de celles du monde matériel par l'étude des sciences physiques et naturelles, lui fait concevoir l'ordre de l'univers et le prédispose à la pratique de ses devoirs, qui est l'ordre dans sa vie.

D'un autre côté, il ne faut pas croire qu'il suffit d'instruire les hommes pour les rendre meilleurs. — La vertu ne se confond pas avec la science, ni le vice avec l'ignorance. On n'est pas un honnête homme par le seul fait que l'on est un homme instruit, et l'on peut allier une grande misère morale à une grande culture intellectuelle². Bonne en soi, l'instruction peut devenir, suivant l'usage qu'on en fait, ou très utile ou très dangereuse. « Science sans conscience, a-t-on dit, est la ruine de l'âme. » Les connaissances primordiales sont donc

¹ La pensée suivante de Bossuet complète la maxime de Sénèque : « La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son étendue est de s'élever tout entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage qui trouve toute sa vie en un jour; de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace. Et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite. »

² M^{me} Denys, nièce de Voltaire, lui écrivait : « Vous êtes le dernier des hommes par le cœur. »

celles qui contribuent à la discipline morale, celles qui éclairent et fortifient la volonté, s'imposent à elle comme une règle obligatoire et la dirigent vers le bien. « Le vrai indispensable à l'homme et à la société, et qui doit faire la base de l'éducation, ce n'est pas que deux et deux font quatre, ni que deux parties égales à une troisième sont égales entre elles, ni tant d'autres axiomes que l'on peut réciter et développer sans être, à proprement parler, cette grande chose qu'on appelle l'homme : le vrai, c'est qu'il y a un Dieu créateur et recteur du monde, et que l'homme est doué d'une âme libre, responsable et immortelle. L'éducation qui n'enseigne pas cela, enseignât-elle tout le reste, n'enseigne rien¹. » On est homme dans la mesure où l'on connaît et où l'on suit la vérité morale.

Il faut se rappeler la solidarité des facultés, la dépendance réciproque du sentiment et de l'intelligence. « Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. Cette maxime est incomplète, et il aurait dû ajouter : « Les grandes et légitimes affections viennent de la raison². » Le cœur, en effet, tire sa nourriture de l'esprit. Si la tête est vide, le cœur ne saurait aller ni droit ni haut.

Enfin, il ne faut pas oublier que la science est pour en vivre : on connaît pour agir. « Malheur, a dit Bossuet, à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même ! » On doit être conséquent avec soi-même. Les bonnes pensées ne sont rien, si elles ne deviennent de bonnes actions. Dans la vie, tout ce qui ne passe pas en acte est perdu³.

Ces principes sont la condamnation de ce qu'on appelle aujourd'hui *diletantisme intellectuel* ou *intellectualisme*. Cette doctrine, développant outre mesure les facultés de connaissance (intelligence, mémoire, imagination), au détriment de la volonté et de la sensibilité, a pour conséquence une déformation et un abaissement de la personne humaine ; car c'est avant tout par les facultés libres et responsables, par la volonté, que l'homme vaut. *L'intellectuel* ne cherche dans la vie qu'un jeu ou un spectacle ; il la considère en connaisseur, en amateur ; il regarde et il jouit, regarde tout et jouit de tout, du faux comme du vrai, du mal comme du bien. Chez lui, l'intelligence exerce une véritable tyrannie : il croit que *savoir* et *comprendre* suffisent et dispensent d'aimer, de vouloir et d'agir.

Modestie et humilité. — A l'orgueil sous toutes ses formes, on oppose la modestie et l'humilité.

La *modestie* est le juste sentiment de ce que l'on vaut, se manifestant par la retenue dans la manière de penser et de parler de soi. Avoir conscience du bien que l'on fait ou que l'on peut faire, se rendre compte de son mérite, sans exagération, n'est pas contraire à la loi morale. Souvent se déprécier soi-même, méconnaître ses avantages et ses ressources, c'est se fournir un prétexte de paresse et d'apathie. Pour faire valoir les dons que l'on a reçus, il faut savoir qu'on les a. Ces dons sont d'ailleurs relatifs. L'orgueilleux, qui s'en prévaut, manque d'idéal : il se croit grand, parce qu'il ne compare pas ce qu'il est à ce qu'il peut et doit être⁴.

L'*humilité* doit être distinguée de la modestie, dont elle est la perfection. La *modestie* consiste surtout dans la modération des jugements qu'on porte sur soi-même ; l'*humilité*, dans la disposition à s'oublier soi-même, à détourner de soi l'attention des autres et la sienne. L'homme humble compte ses défauts plutôt que ses qualités, les dons qui lui manquent plutôt que ceux qu'il a.

L'*humilité c'est la vérité*, a dit saint Augustin : la vérité dans nos rapports soit avec nous-mêmes, soit avec nos semblables et avec Dieu. L'orgueil, au contraire, est un *mensonge* : il surfait ou invente les qualités et atténue ou nie les défauts ; un *désordre* : il nous fait sortir de notre place ; une *injustice* : autant qu'il est en lui, il dépouille en sa faveur les autres hommes et Dieu.

¹ Louis Veuillot, *Mélanges*, 2^e série, II.

² De Bonald.

³ « Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup ; si l'on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements ; il n'en reste pas pour la pratique : on ne fait que tourner sans avancer. » (FÉNELON.)

⁴ « Le signe par excellence d'une grande âme est la modestie, le désintéressement de ses propres idées, la défiance de soi. Mais on n'en arrive là qu'après un long apprentissage d'une vertu mûrie par l'unité, et jusque-là l'égoïsme intellectuel nous pousse à transformer la vérité en nous, au lieu de nous transformer dans la vérité. » (LACORDAIRE.)

L'humilité ne consiste pas à méconnaître les dons qu'on a reçus de Dieu ! — Si on les méconnaît, quel sera le fondement de la reconnaissance envers Dieu et de la confiance qu'il faut avoir en soi pour agir ? « L'humilité ne consiste pas, dit le P. Lacordaire, à cacher ses talents et ses vertus, à se croire pire ou plus médiocre qu'on n'est, mais à connaître clairement tout ce qui nous manque et à ne pas nous élever par ce que nous avons. »

Il y a une fausse humilité, qui n'est pas exempte de péché, d'après saint Thomas ; elle consiste « à s'abaisser au-dessous de son mérite, en s'attribuant quelque chose de vil qu'on ne voit point en soi, ou en se déniaut des talents que l'on possède ». On ne doit point fuir l'orgueil au préjudice de la vérité. C'est ce qu'enseigne saint Augustin : « N'abandonnez pas la vérité par la crainte de l'orgueil. »

L'humilité n'est pas une bassesse, une dégradation. Ce ne peut pas être une vertu pour l'homme de s'avilir, de se dégrader. Il y a unité dans l'ordre moral : un principe ne détruit pas un principe, une vertu ne combat pas une autre vertu. Le sentiment de notre faiblesse ne contredit point celui de la grandeur de notre nature : « Nous sommes quelque chose et nous ne sommes pas tout, » a dit Pascal.

Bossuet pense que « toute humilité qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé » ; et Pascal dit : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. Mais il est très avantageux de lui montrer l'une et l'autre. »

TABLEAU ANALYTIQUE

Devoirs envers l'âme. — Ces devoirs se rapportent aux trois facultés : intelligence, sensibilité, volonté, qu'il faut développer en vue du bien.

Les devoirs d'intégrité et de conservation se confondent ici avec les devoirs de perfectionnement.

DEVOIRS ENVERS L'INTELLIGENCE	Il y a obligation de développer l'intelligence dans la mesure du possible : laissée sans culture, elle se remplit d'idées fausses, de préjugés, d'erreurs. C'est un devoir d'empêcher la <i>curiosité</i> de s'égarer sur des objets futiles ou dangereux ; de se garder de la <i>créduité</i> , qui accepte aveuglément tout ce qu'on lui dit ; et du <i>scepticisme</i> , qui doute sans motif.
	Tous les devoirs relatifs à l'intelligence peuvent se résumer dans les formules suivantes :
	1 ^o Instruis-toi ;
	2 ^o et 3 ^o Respecte la vérité ; sois sincère avec les autres et avec toi-même ;
	4 ^o Sois prudent ;
	5 ^o Sois ordonné.
1 ^o Devoir de s'instruire.	C'est un devoir de s'instruire : il y a des connaissances nécessaires, qu'il n'est pas permis à un homme d'ignorer ; il y en a d'autres qui se rapportent aux devoirs professionnels ; elles sont obligatoires aussi ; il y en a enfin qui sont de simple perfectionnement ; celles-ci sont facultatives.
	<i>Remarque.</i> — L'instruction est une des conditions de la moralité, mais elle ne suffit pas, et il faut bien se garder de confondre la science avec la vertu, comme l'ont fait Platon et d'autres philosophes.

¹ Voir 6^e leçon de Psych., note, p. 95 : Le désir de la gloire est-il un péché ?

2^o Devoir
d'être sincère
envers
les
autres.

Le devoir de respecter la vérité nous oblige à être sincères envers les autres et envers nous-mêmes. Il condamne le mensonge, le respect humain, l'hypocrisie et l'orgueil sous toutes ses formes.

Le mensonge est condamné par la morale individuelle et par la morale sociale; il est contraire non seulement à la justice et à la charité, mais encore à la dignité personnelle.

« Quelconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes. » (FÉNELON.)

Mentir, c'est manquer directement à notre intelligence, qui ne subsiste, ne se développe, ne se perfectionne que par la vérité (principe d'identité, instinct de véracité, instinct de crédulité, principe d'ordre).

Tout défaut, tout vice, toute passion est mensonge ou se couvre du mensonge.

Le mensonge,
le
respect humain,
l'hypocrisie.

On peut mentir autrement qu'en paroles : tout homme qui n'agit pas comme il pense, qui n'est pas ce qu'il paraît, est un menteur.

Ce mensonge d'action ou d'omission a deux formes : le respect humain et l'hypocrisie.

Le respect humain consiste à agir autrement qu'on ne pense, par crainte du « qu'en dira-t-on ». C'est une inconséquence et une lâcheté.

L'hypocrisie consiste à se couvrir des apparences du bien pour faire le mal. — L'hypocrite est un lâche, qui veut jouir des faveurs attachées à la vertu et qui n'a pas le courage de la pratiquer.

Être sincère avec soi-même, c'est se juger avec impartialité, sans exagérer ni méconnaître le bien ou le mal que l'on a en soi.

3^o Devoir
d'être sincère
envers
soi-même.

Pour cela, il faut éviter l'orgueil sous toutes ses formes et pratiquer la modestie et l'humilité, qui sont le juste sentiment de ce que nous sommes. « L'humilité, c'est la vérité. » (SAINT AUGUSTIN.)

Pour être sincère avec soi-même, savoir ce que l'on vaut, il faut pratiquer l'examen de conscience.

4^o Devoir
de
prudence.

La vertu propre à l'intelligence est la prudence ou la sagesse, qui nous indique ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter.

Ne pas confondre la prudence chrétienne et la prudence épiciurienne, dont il a été parlé à la leçon 8^e, p. 655, avec cette prudence bonne, mais imparfaite, de la conduite ordinaire, qui nous fait discerner notre intérêt et celui d'autrui.

5^o Devoir
d'ordre.

L'ordre, c'est la disposition rationnelle des moyens par rapport à une fin.

Ainsi, c'est une vertu de la raison ou de l'intelligence. C'est un devoir de mettre de l'ordre dans sa vie et dans sa conduite.

3^e LEÇON

DEVOIRS RELATIFS A LA SENSIBILITÉ

Notre devoir, relativement à la sensibilité, est d'empêcher de naître ou de détruire, dans notre âme, les passions viles, sensuelles, égoïstes, envieuses, et de développer les sentiments nobles, tels que les affections de famille, la piété filiale, le patriotisme, l'amitié, l'admiration du beau, l'amour du bien et de la science, les émotions élevées de la foi et de la piété.

La vraie sensibilité est raisonnable dans sa cause et dans son objet.

Il y a une sensibilité excessive et fautive, qui, en matière criminelle, s'apitoie non sur la victime, mais sur le coupable, pour lequel elle ne veut pas de la peine de mort; qui, dans le drame et le roman, s'attendrit jusqu'aux larmes devant des misères fictives et laisse mourir à sa porte le pauvre sans pain et l'affligé sans consolation; qui, dans la piété, s'exhale en exclamations, en aspirations, en soupirs, en idées vagues, sans rien de viril qui s'adresse à la partie forte du cœur et enlève la volonté; qui, dans la prédication, est toute en exhortations, où les images remplacent les idées, les sensations les sentiments, les comparaisons les raisons, et ne laisse d'autre trace qu'une passagère et stérile émotion.

Voilà ce qui a été dit (*Psychologie*, 5^e leçon, p. 72) des *appétits*, des *inclinations*, des *penchants*, des *passions*, qu'il ne faut pas détruire, mais diriger et moraliser;

4^e leçon, *sensibilité et éducation*, p. 67;

6^e leçon, *rapport des inclinations avec la morale pratique*, p. 85.

Les principaux devoirs relatifs à la sensibilité se ramènent aux deux suivants : respect de soi-même ou sentiment de la *dignité humaine* et *tempérance*.

Dignité personnelle et respect de soi-même. — Ce que l'on appelle *dignité personnelle* n'est que le sentiment ou le respect profond que l'homme a de sa destinée morale, de ses devoirs, et des droits qui en découlent et qui rendent sa personne sacrée, pour ses semblables comme pour lui.

Il faut remarquer que le respect de la personne humaine, en soi et dans les autres (voir, table analytique : *Sentiment de la dignité humaine*), prend autant de formes qu'il y a de facultés fondamentales de l'âme : il s'appelle *prudence*, s'il regarde l'intelligence; *courage*, s'il s'agit de la volonté; *tempérance*, s'il concerne la sensibilité.

Tempérance. — Pour la définition, au sens large et au sens restreint, voir *Morale générale*, p. 657; pour les effets de la tempérance, p. 658, et du sensualisme, p. 715.

L'intempérance, dans les plaisirs du manger, s'appelle *gourmandise*, *gloutonnerie*; dans les plaisirs du boire, *ivresse*, *ivro-*